

comme il vous plaira; si vous déclinez nos offres et restez où vous êtes, vous n'aurez à attendre aucune aide du gouvernement. La lettre de Nubar Pacha exprime les désirs du ministère égyptien, qui se trouvent conformes à ceux du cabinet britannique tels que les a transmis Sir Evelyn Baring.

3 février. — Départ pour Suez. A la gare, pour me souhaiter bon succès, attendent Sir Evelyn et Lady Baring, les généraux Stephenson, Grenfell, Valentin Baker, Abbate Pacha, le professeur Schweinfurth, le D^r Junker. Ce dernier m'accompagne, et 61 soldats soudanais de Ouady-Halfa. A Zagazig, le chirurgien T.-H. Parke, nouvellement enrôlé dans l'expédition, monte avec nous, puis, à Ismaïlia, Giegler Pacha. Nous retrouvons à Suez notre naturaliste, M. James S. Jameson. M. Bonny, notre aide-chirurgien, et Barouti arriveront demain par la *Garonne*.

6 février. — Déjeuné avec le capitaine Beyts, agent de la Compagnie anglo-indienne de bateaux à vapeur. A deux heures nous embarquons avec lui sur le *Rob Roy*, qu'on vient de lui construire, et sortons du port de Suez: le *Navarino* nous attendait, à l'ancre, un peu plus loin. A cinq heures du soir, après avoir serré la main au capitaine Beyts et au D^r Junker, auquel son grand mérite m'a réellement attaché, nous mettons le cap sur Aden.

8 février. — Le temps se réchauffe. A huit heures du matin, le thermomètre centigrade monte à 24° dans la cabine du capitaine. Mon domestique européen n'est pas content: « On dit que nous sommes sur la mer Rouge. La mer Rouge, ça!! Mais c'est la mer Noire! »

12 février. — Aden. Nous passons à bord de l'*Oriental*, où nous attendait le major Barttelot; le *Navarino* file sur Bombay. Câble la dépêche suivante:

Mackenzie, Zanzibar.

Enchanté du télégramme. Prière engager 20 jeunes garçons pour domestiques d'officiers, tarif moindre que pour hommes. Arriverai avec 8 Européens, 62 Soudanais, 2 Syriens, 13 Somali. Préparer en conséquence provisions pour navire.

Passagers de première classe: moi, Barttelot, Stairs, Jephson, Nelson, Parke, Bonny, le comte Pfeil et deux Alle-

mands qui l'accompagnent, en route pour le fleuve Roufidji.

19 février. — Au large de Lamou à trois heures du soir. Le *Bagdad* arrive; il emporte le D^r Lenz, voyageur autrichien, parti, lui aussi, pour aller trouver Emin Bey, mais qui, n'ayant pu réussir, a poussé jusqu'à Zanzibar et s'en retourne en Europe. Il a échoué, et ne manquera pas d'en rejeter la faute sur l'Afrique et surtout le Congo. Nous en sommes tous là.

20 février. — Mombasa. Une grande bataille, assure-t-on, a eu lieu entre les Galla et les Somali: les premiers, amis des Allemands, les seconds, leurs adversaires déclarés. Le Portugal et Zanzibar seraient en guerre, ou quelque chose d'approchant.

Les entrepôts de commerce seraient admirablement placés à main droite de la passe nord, au premier promontoire qui s'avance dans le havre, un morne plongeant à pic dans l'eau profonde; en poussant des madriers tout contre sa base, en installant sur sa crête une grue à long levier, rien ne serait plus facile que de charger et décharger les navires à la porte même des magasins. Cocotiers en quantité. Vue superbe sur l'océan. Si Mombasa devient un port anglais — et ce sera bientôt, je l'espère, — il faudrait bâtir la ville nouvelle en face de cette pointe, sur une île, à l'emplacement même de l'ancien port des Portugais; des wagons sur rails et quelques mulets suffiraient pour transporter les marchandises.

22 février. — Zanzibar. Le consul général Holmwood m'a reçu à bras ouverts.

J'ai donné aux officiers l'ordre de se rendre au transport, le vapeur *Madura*, de la Compagnie anglo-indienne, et d'y installer Somali et Soudanais; ordre à Mackenzie d'en débarquer quarante ânes et leur équipement: le changement de route permet de nous en désencombrer.

Reçu les compliments du sultan de Zanzibar et les visites de Tippou-Tib, de Djaffar, fils de son agent Tarya-Topan, et de Kandji, vékil de Tarya.

Zanzibar a quelque peu changé pendant mes huit ans d'absence: câble sous-marin, horloge à haute tour, palais neuf, forts très élevés et bien en vue, vastes vérandas; la douane a été agrandie, la police militaire du général Lloyd Matthews installée dans de nouvelles casernes; la promenade qui conduit à la tombe de Fiddler est aujourd'hui une voie carrossable

et continue au delà de Mbouenni jusqu'à la maison de campagne du Sultan. Pour éclairer la route quand Sa Hautesse regagne son palais après ses excursions champêtres, des lampes à huile sont suspendues à des poteaux placés de distance en distance.

Dans le port, six vaisseaux de guerre allemands sous les ordres de l'amiral Knorr, la *Turquoise* et le *Reindeer*, navires de Sa Majesté Britannique, des vapeurs de commerce, quelques vingtaines de dhous arabes, baggala, kandjeh, embarcations diverses.

23 février. — Chez Sa Hautesse, en visite d'apparat. — Comme marque spéciale d'honneur, les troupes, sous les ordres du vaillant général Lloyd Matthews, étaient échelonnées sur deux lignes, l'espace de 250 mètres au moins. Le consul général m'accompagnait. Une musique militaire vraiment passable nous salua de ses notes guerrières; des centaines de curieux, contenus par les soldats, accouraient des deux côtés de la file, et sur mon passage j'entendais sans cesse : « Oui, c'est lui ! » : dans la foule, sans doute, plusieurs de mes anciens engagés me montraient à leurs amis.

Toujours les mêmes, du reste, ces réceptions officielles : le « Présentez... armes ! » du général Matthews, les fanfares éclatantes, les groupes d'Arabes de haut rang assemblés devant le porche, l'ascension du majestueux escalier; le Sultan debout au sommet des marches : il incline gravement la tête, me serre la main avec chaleur, prononce quelques paroles de bienvenue, puis, d'un geste courtois, me fait signe d'entrer; nous marchons à pas lents vers le trône; le prince salue à la ronde, puis s'assied : c'est dire que nous pouvons faire comme lui; on sert le café, on sert le sorbet; le Sultan nous parle de l'Europe, s'informe de notre santé. Sortie non moins officielle : la musique militaire repart de plus belle, la voix sonore du général commande un nouveau « Présentez... armes ! » et nous rentrons au logis pour retirer nos habits de gala, les plier avec soin, les saupoudrer de camphre : ils resteront dans leurs toiles jusqu'à ce que soient écoulés les mois ou les années de notre pèlerinage « à travers le Continent Mystérieux » et « dans les Ténèbres de l'Afrique ».

Après-midi, la visite d'affaires. Et, d'abord, la remise au Sultan de la lettre suivante :

A SA HAUTESSE SEYYID BARGASH BIN SAÏD, SULTAN DE ZANZIBAR.

Burlington Hotel, Old Burlington Street, London W.,
28 janvier 1887.

Votre Hautesse.

Je ne saurais laisser partir la malle sans vous exprimer ma gratitude pour votre bienveillante réponse au télégramme relatif à la mission qui, sous la conduite de M. H. Stanley, va se mettre en route pour secourir Emin Pacha. La cordialité avec laquelle vous avez bien voulu donner à vos officiers l'ordre de l'aider dans l'embauchage de solides porteurs nous a été fort utile; elle a causé en Angleterre une très vive satisfaction. M. Stanley sera à Zanzibar dans quatre semaines, plein d'enthousiasme pour son entreprise; s'il prend la route du Congo, c'est pour nombre de raisons, dont voici la principale : ses hommes, dont Votre Hautesse nous a facilité le choix, vont être, sans dangers ni fatigues, transportés par mer jusqu'à l'embouchure du Congo; puis, sans trop de souffrances, comparativement du moins, ils le remonteront en bateau pour arriver à 600 kilomètres de leur destination, vigoureux et dispos au lieu d'être lassés par les épreuves d'une longue marche. Les services de M. Stanley sont entièrement acquis à l'expédition, et tant que sa mission ne sera pas terminée, il ne déviara point de sa route pour s'employer aux affaires du Congo.

Il est probable aussi qu'au retour il prendra la route de l'est, et, comme il s'intéresse vivement à la prospérité et au bonheur de Votre Hautesse, je suis sûr que s'il peut, en approchant de la côte, vous rendre quelque service, il le fera de tout cœur. Dans nos nombreuses conversations, je l'ai toujours vu bien disposé à prendre les intérêts de Votre Hautesse et vous pouvez avoir confiance en notre mutuel ami. Je vous prie, en cette occasion, de vous ouvrir librement à M. Stanley sur toutes choses, comme si j'avais l'honneur d'être en votre présence pour recevoir moi-même vos communications.

En vous renouvelant l'assurance de ma sympathie cordiale dans toutes les affaires qui intéressent la prospérité de Votre Hautesse, je reste
Votre très obéissant serviteur et ami,

W. MACKINNON.

Puis nous nous plongeons dans la besogne : il était absolument nécessaire que le Sultan entrât en arrangement avec les Anglais, dans les limites assignées par le traité anglo-allemand. Il serait trop long de rapporter en détail tout notre entretien, mais Seyyid Bargash finit par me donner la réponse suivante :

Plaise à Dieu, nous serons d'accord. Une fois que vous m'aurez remis les papiers, nous les lirons et les signerons sans autre délai, et ce sera une affaire terminée.

Le soir, j'ai écrit à Emin Pacha la lettre que voici; des courriers qui doivent traverser en secret l'Ouganda et l'Ounyoro l'emportent demain matin :

A SON EXCELLENCE EMIN PACHA, GOUVERNEUR DES PROVINCES ÉQUATORIALES.

Zanzibar, consulat de S. M. B., 23 février 1887.

Cher Monsieur,

J'ai l'honneur de vous écrire qu'après réception de vos lettres sollicitant de la façon la plus pressante assistance et secours, le gouvernement de Sa Hautesse le khédive d'Égypte a jugé convenable de me confier le soin d'équiper une expédition pour transporter à Ouadelaï tout ce qu'il vous croit nécessaire, et vous aider en conformité avec les instructions écrites qu'il m'a remises pour vous.

Vos lettres au gouvernement du Caire nous ayant suffisamment informés de la nature de vos besoins, notre expédition emporte de quoi répondre à toutes les nécessités. Comme vous le diront les messages de Sa Hautesse et du premier ministre que je suis chargé de vous tenir, tout ce qu'il a été possible de faire, on l'a fait cordialement. J'ai lu la traduction de ces lettres et puis vous assurer qu'elles vous seront en très grande satisfaction. Je vous amène une soixantaine de soldats détachés des troupes cantonnées à Ouady-Halfa; ils encourageront ceux que vous commandez et leur confirmeront les lettres. Nous marchons sous le drapeau égyptien.

Six cents Zanzibari font déjà partie de ma caravane; nous leur adjoindrons probablement un nombre à peu près égal d'engagés pris dans les stations arabes de l'Afrique centrale.

Nous embarquerons demain pour le Congo; le 18 juin prochain verra, je l'espère, le terme de notre navigation sur le cours supérieur du fleuve. De ce point à l'extrémité méridionale du lac Albert, dans le voisinage de Kavalli, une distance de 600 kilomètres à vol d'oiseau, en réalité de 900 peut-être, nous prendra, au bas mot, une cinquantaine de jours.

Si vos vapeurs occupent ces parages, il ne vous sera pas difficile de laisser à Kavalli un mot qui puisse me renseigner sur le lieu où j'aurais à vous rejoindre.

Les raisons qui m'obligent à prendre cette route pour vous apporter des munitions et des armes sont diverses, mais surtout d'ordre politique. Elle est aussi plus sûre; nous sommes plus certains du succès; moins de fatigues pour l'expédition, moins de difficultés avec les indigènes. Au sud et au sud-est du lac, Mouanga est un formidable adversaire; les Ouakedi et autres tribus belliqueuses, à l'est de Fatiko, seraient un sérieux obstacle; les naturels de Kishoukka et de Rouanda n'ont jamais permis aux étrangers de pénétrer sur leur territoire. Par la route du centre je n'appréhende guère d'embarras, car, dans tout le bassin du Congo, il n'y a pas de chef assez puissant pour arrêter notre marche.

En plus d'abondantes munitions, des lettres officielles du gouvernement égyptien, d'un énorme courrier de vos nombreux amis et admirateurs, j'em-

porté pour vous et vos officiers des effets personnels, des uniformes préparés d'après le grade de chaque destinataire.

Confiant dans l'espoir que je vous trouverai tous sains et saufs, et que vous n'aurez pas l'imprudence d'aventurer follement votre vie et votre liberté dans le voisinage des Ouaganda, avant que j'aie remis en vos mains de quoi faire respecter vous et les vôtres, je vous prie de me croire

Fidèlement à vous,

HENRY M. STANLEY.

24 et 25 février. — Notre agent, M. Mackenzie, avait bien mené les choses; le vapeur *Madura* était dans le port, avec sa provision de vivres et d'eau. Les marchandises pour traite, les bêtes de somme, y avaient trouvé place. Mais quelques soins me retenaient encore, et, en premier lieu, j'avais à décider avec Tippou-Tib de notre future et mutuelle ligne de conduite. Tippou-Tib est aujourd'hui un bien plus grand personnage qu'en 1877, alors qu'il escorta notre caravane avant la descente du fleuve Congo. Sa fortune si durement gagnée, il la plaça en fusils et en poudre; de nombreux aventuriers arabes accoururent sous sa bannière, et maintenant il est le roi, sans couronne, mais incontesté, de la région qui s'étend des chutes Stanley au lac Tanganyka; il commande à des milliers d'hommes endurcis aux combats et faits à la vie sauvage de l'Équateur. Si je lui découvrais des intentions hostiles, je me garderais bien de « mouiller dans ses eaux », car s'il s'emparait des munitions que j'apporte à Emin et s'en servait ensuite contre nous, l'existence du jeune État du Congo serait mise en péril et notre expédition dorénavant sans objet. Tippou-Tib d'un côté, Mouanga, roi de l'Ouganda, de l'autre, fièvre ou chaud mal, feu ou poêle à frire. Tippou est le Zobehr du bassin du Congo; tout aussi formidable si l'on s'en fait un ennemi que celui du Soudan à la tête de ses esclaves. Par bonheur, ma position n'est pas exactement la même à l'égard de mon Zobehr que l'était celle de Gordon à l'égard du sien: le mien n'a encore aucune haine contre moi; mes mains sont libres, mes pieds sans entraves. Donc, avec toute la circonspection requise, je sondai Tippou-Tib dès notre première entrevue, et le trouvai préparé à n'importe quelle éventualité: razzier ma caravane ou s'enrôler à mon service. Je choisis le dernier terme, et à la minute nous entrâmes en pourparlers. Nul besoin de mon nouvel allié pour arriver à Emin ou pour me tracer

la voie; quatre routes possibles conduisent de Ouadelai au Congo; une d'entre elles est au pouvoir de Tippou, les trois autres sont encore libres. Mais j'ai su par le D^r Junker qu'Emin Pacha a rassemblé 75 tonnes d'ivoire (76 125 kilogr.), qui, vendu à moins de 20 francs le kilogramme, produirait 1 500 000 francs. La somme versée par l'Égypte à notre fonds de secours a fait une cruelle saignée à ses maigres finances. Cette énorme quantité d'ivoire nous donnerait le moyen de remplir à nouveau le trésor du Khédivé; toutes nos dépenses seraient sans doute payées, sans préjudice d'un joli surplus qui aiderait à récompenser largement les survivants des Zanzibari.

Mais pour convoier cet ivoire de Ouadelai au Congo, il me fallait l'aide de Tippou et des siens; d'abord, ils nous aideraient à transporter les munitions destinées à l'Equatoria, puis ils regagneraient le Congo chargés de la précieuse denrée amassée par Emin Pacha. Après force marchandages, nous signons un traité par lequel il s'oblige à me fournir 600 porteurs à 150 francs par tête chargée, des chutes Stanley au lac Albert, et du lac Albert aux chutes. Si chaque homme peut porter 52 kilogrammes, chacun des voyages de la petite troupe donnerait pour 310 000 francs net d'ivoire rendu à la station.

Après avoir apposé ma signature au contrat en présence du consul général d'Angleterre, j'aborde un autre sujet au nom du roi Léopold. En décembre 1883 j'avais fondé un établissement à Stanley-falls; divers Européens s'y étaient ensuite succédé. M. Binnie et M. Wester, lieutenant de l'armée suédoise, réussirent à en faire une station bien agencée et fort présentable. Mais le capitaine Deane, qui vint après M. Wester, se prit de querelle avec les Arabes, et, contraint par eux d'évacuer la place, y mit le feu au moment du départ. Or, précisément, nous avions établi ce poste afin d'empêcher les Arabes — moins par la force armée que par la persuasion, ou plutôt par une adroite combinaison des deux méthodes — de poursuivre leur œuvre de dévastation au-dessous des chutes. La retraite des officiers de l'État ouvrit les écluses, le flot se précipita en aval du fleuve. Tippou-Tib, le véritable maître des traitants à l'ouest du Tanganyka, consentirait-il à arrêter l'inondation? Nous discutâmes longuement; bref, après avoir échangé des télégrammes avec Bruxelles, j'ai signé, le surlendemain de

mon arrivée à Zanzibar, une convention aux termes de laquelle Tippou est nommé gouverneur de Stanley-falls et touchera des appointements réguliers, payés tous les mois à Zanzibar entre les mains du consul général d'Angleterre. De son côté il s'engage à défendre, pour le compte de l'État du Congo, la station contre tous Arabes ou indigènes. Le drapeau de l'Etat flottera sur sa résidence. Il s'engage à combattre et à faire prisonniers les hommes qui parcourent le territoire pour y capturer des esclaves; à disperser toutes les bandes soupçonnées de violents desseins. Il s'engage à s'abstenir de tout trafic d'esclaves au-dessous des chutes et à empêcher ses subordonnés de faire la traite de chair humaine. Pour assurer la fidèle exécution de cet accord avec l'État, un officier européen sera délégué aux chutes en qualité de résident. Le salaire cessera du jour où le gouverneur aura enfreint n'importe lequel des articles du contrat.

Pendant que je poursuivais ces négociations, nos officiers s'affairaient du matin au soir aux diverses besognes nécessitées par la mise en ballots des munitions destinées au Pacha. M. Mackenzie payait, par anticipation, quatre mois de solde, soit 62 315 francs, aux 620 hommes et jeunes garçons enrôlés dans l'expédition. Dès que chaque fournée de cinquante avait reçu ses subsides, une barge venait se placer à fleur de quai, nos gens y descendaient, et un remorqueur à vapeur la conduisait jusqu'au transport. A cinq heures du soir, l'embarquement était terminé, et le navire alla mouiller un peu plus loin. A minuit, Tippou-Tib, ses gens et tous les membres de l'expédition étaient montés à bord; le 25 février, dès l'aube, la *Madura* appareillait: la mission était en route pour le cap de Bonne-Espérance.

Jusqu'alors, tout avait réussi, toutes les difficultés s'étaient aplanies comme par enchantement; chacun nous montrait la plus vive sympathie; personne ne nous avait refusé sa prompte assistance. Avant de clore cette partie de mon récit, il me faut rendre hommage au concours généreux et empressé, tant de Sir John Pender que de la Compagnie orientale des télégraphes. Mes dépêches d'Égypte, d'Aden et de Zanzibar forment un total de plusieurs centaines de mots, et de Zanzibar en Europe chaque mot est taxé 10 francs! A mon retour, même privilège. Or, comme dans les premiers temps, je rece-

vais des vingtaines de télégrammes dans la même journée et ne pouvais me dispenser d'y répondre, j'eusse payé cher l'heureuse délivrance d'Emin, et, vraisemblablement, ma carrière agitée se serait terminée à la barre de la Cour des banqueroutiers, si Sir John Pender et Sir James Andersen ne fussent venus à mon secours. Aussi, parmi les souscripteurs aux fonds de notre entreprise, devrait-on inscrire, et pour une très forte somme, le nom de ces deux messieurs agissant en lieu et place de leurs commettants. Bien plus, toutes leurs mesures étaient prises pour mettre à ma disposition le vapeur de leur compagnie stationnant à Zanzibar, dans le cas où la moindre difficulté se fût élevée au sujet de la *Madura* qui devait transporter notre mission au Congo.

CHAPITRE III

PAR MER JUSQU'AU CONGO

(Du 25 février au 20 mars 1887.)

Le sultan de Zanzibar. — Tippou-Tib s'embarque avec nous. — Bagarre entre les Soudanais et les Zanzibari. — Profils de mes officiers. — Tippou-Tib au cap de Bonne-Espérance. — Arrivée à l'embouchure du Congo. — On remonte le Congo. — Visite de deux membres du Comité exécutif de l'État Libre. — Réflexions désagréables.

La lettre suivante, écrite à un ami, expliquera quelques circonstances d'un intérêt général :

Vapeur *Madura*, 9 mars 1887, près du cap de Bonne-Espérance

Mon cher***,

Les lettres qui paraissent dans les journaux au bénéfice de notre fonds de secours apprendront au public tout ce qu'il est en droit de savoir; mais je veux en dire plus long à vous et à mes autres amis.

Le sultan de Zanzibar m'a reçu avec une bienveillance inaccoutumée, et j'en attribue la meilleure part aux lettres de M. William Mackinnon et de Sir John Kirk. Il m'a fait cadeau d'une magnifique bague de diamants dont la contemplation remplit de larmes les yeux de Tippou-Tib, et d'une belle épée, ou, pour dire plus juste, d'une très fine lame de Chiraz, montée en or; Sa Hautesse y a joint un de ses ceinturons, en or aussi, et dont la boucle porte son nom en caractères arabes. Il me sera utile, auprès des musulmans, comme un signe de bonne entente entre le prince et moi, et cette épée prouvera là-bas aux Égyptiens d'Emin, dont quelques-uns sont illettrés sans doute, que nous ne sommes point des *mercanti*.

Vous aurez lu dans la presse que j'emmène 61 Soudanais. C'est dans l'unique intention de convaincre leurs congénères. Si ceux-ci faisaient mine de mettre en doute l'authenticité des firmans et de l'écriture de Nubar, je n'aurais qu'à leur montrer les répondants de mon message.

J'ai arrangé en outre, à ma satisfaction, deux petites affaires dont je